

LIVRE VI

1. Voilà donc ce qui, de la vie en Christ, se rapporte au Christ lui-même et ne concerne que lui. Mais puisqu'engendrer la vie à l'origine dépend de la seule main du Sauveur, tandis que veiller sur cette vie qui prend chair et demeurer vivants est aussi l'oeuvre de notre ferveur, et puisqu'ici il faut la contribution de l'homme et notre coopération, pour ne pas détruire après avoir reçu mais au contraire sauvegarder jusqu'à la fin la grâce et tenir en nos mains, à notre mort, le trésor que nous en avons reçu, il nous reste, pour le présent propos, à examiner aussi les moyens par lesquels nous pouvons aboutir; et ce sujet peut à juste titre faire partie de notre discours sur la vie (en Christ).

2. En effet, de même que ce qui apparaît et qui se produit réellement dans la réalité, c'est qu'on ne se contente pas de recevoir la vie et qu'on ne reste pas inerte comme si on possédait déjà tout, mais qu'au contraire il faut chercher les moyens de la garder, de même en est-il dans notre discours : aux livres qui ont montré la première chose, il faut ajouter ceux qui concernent la seconde, et après avoir dit d'où nous est venue la vie et comment, et ce que nous avons éprouvé, il est bon à présent d'exposer en détail ce que nous devons faire pour ne pas trahir notre bonheur.

3. Certes, il s'agit de la vertu et de la vie selon la droite raison; et sur ces sujets, beaucoup d'anciens ont parlé, ainsi que beaucoup de ceux qui sont venus ensuite; rien de ce dont il fallait parler n'a été laissé de côté, et notre travail risque, une fois mené à terme, de se trouver superflu. Mais puisque ce que nous avons entrepris depuis le début réclame que l'on parle aussi de cela, et que si nous ne l'ajoutions pas notre discours ne peut être complet, nous devons dire, dans la mesure du possible, après avoir laissé de côté ce qui revient en propre à chaque état de vie des hommes, car ils sont nombreux, les obligations communes que nous avons tous envers Dieu, et c'est ce que nous devons examiner.

En effet, personne ne dira qu'il faut la même vertu à ceux qui s'occupent des affaires publiques et à ceux qui s'occupent de leurs propres affaires; à ceux qui après le bain ne se sont engagés à rien de plus envers Dieu et à ceux qui mènent la vie solitaire, qui ont fait vœu de garder la virginité, de ne rien posséder et de renoncer à être maîtres non seulement de tout bien étranger mais d'eux-mêmes.

4. Le devoir qui est commun, comme leur appellation même, à tous ceux qui sont appelés du nom du Christ, ce dont tous doivent, s'acquitter au même titre, ce dont aucun prétexte, quel qu'il soit, ne peut affranchir les négligents, ni l'âge ni la profession ni le sort quel qu'il soit, ni la maladie ni la santé, ni l'éloignement ni le désert ni les cités ni le tumulte, ni aucune des excuses qu'ont coutume d'alléguer les accusés, du fait que rien ne peut s'y opposer et qu'il est possible pour tous : c'est de ne pas entrer en guerre contre la volonté du Christ, mais conformer sa vie à ce qui lui plaît en observant ses préceptes de toutes les façons ...

5. Cela, en effet, on ne peut pas dire que ce soit au-dessus des forces humaines – autrement il n'y aurait pas de jugement pour les transgresseurs –, et il n'est aucun chrétien qui ne se sache tenu de le mettre en pratique intégralement. Étant allés au Christ au commencement, ils ont à coup sûr tous également promis de le suivre en tout, et c'est après s'être liés par de tels engagements qu'ils ont participé aux rites.

6. Les commandements du Sauveur étant ainsi des obligations communes à tous les fidèles, ils sont réalisables pour ceux qui le veulent, ils font partie des nécessités impérieuses et sans lesquelles il n'est pas possible de s'unir au Christ, puisqu'on s'en séparerait par sa partie la plus importante et la meilleure : la volonté et les intentions.

Il est, en effet nécessaire de partager la volonté de celui dont on partage le sang; de ne pas être unis sous un rapport mais séparés sous un autre, de ne pas aimer d'une façon tout en combattant d'une autre, ni être des enfants mais dignes de blâme, des membres mais des membres morts, de ceux à qui il ne sert à rien d'avoir été greffés et engendrés, puisqu'ils se sont séparés de la vraie vigne comme le sarment dont le sort final est d'être jeté dehors, de se dessécher et d'être livré au feu.

7. C'est pourquoi celui qui a résolu de vivre en Christ doit en conséquence être rattaché à ce coeur et à cette tête – car ce n'est pas d'ailleurs que nous vient la vie –; or, comme cela n'est possible que si l'on veut la même chose, il faut nécessairement, autant qu'il est possible à des hommes, exercer sa volonté à vouloir ce que veut le Christ, et s'entraîner à désirer la même chose que lui et à se réjouir de même. Que des désirs contraires montent d'un seul et même coeur, c'est une chose impossible : «l'homme mauvais, du mauvais trésor de son coeur, ne saurait rien tirer d'autre que du mal, et l'homme bon du bien». De même que les fidèles de Palestine, parce qu'ils désiraient les mêmes choses, «avaient, dit l'Écriture, un seul coeur et une seule âme», de même celui qui ne partage pas la volonté du Christ mais rejette et renie ce qu'il a commandé, ne règle

pas sa vie sur le même cœur que lui mais de toute évidence dépend d'un autre cœur; au contraire Dieu trouva David un homme selon son cœur parce qu'il disait : «Je n'ai pas oublié tes commandements».

8. S'il n'est pas possible de vivre sans dépendre de ce cœur, et s'il n'est pas possible de dépendre de ce cœur sans vouloir les mêmes choses que lui, examinons, afin de pouvoir vivre, comment nous pourrions nous éprendre et nous réjouir des mêmes choses que le Christ.

9. Le principe de toute action, c'est le désir; le principe du désir, c'est la pensée. Ce à quoi il faut donc s'exercer avant tout, c'est à détourner l'œil de l'âme des vanités, en ayant à tout instant le cœur rempli de bonnes imaginations, de sorte qu'il n'y ait nulle part de place libre pour les mauvaises.

10. Beaucoup de sujets méritent d'être la matière de la méditation, l'ouvrage de l'âme, les délices et l'occupation de l'esprit; mais le sujet le plus agréable et le plus utile de tous, que l'on parle ou que l'on pense, c'est la raison d'être des mystères et la richesse que nous en avons retirée : ce que nous étions avant d'y être initiés, et ce que nous sommes devenus après l'avoir été; quelle était notre primitive servitude et quelles sont désormais notre liberté et notre royauté; quels biens nous ont déjà été donnés et quels nous sont encore réservés; mais avant tout cela, qui est pour nous le donateur de tous ces biens, quelle est sa beauté et quelle sa bonté, combien il a aimé le genre humain et quelle est la force de son amour.

11. Quand ces sujets ont pris les devants pour occuper l'esprit et posséder l'âme, il n'est pas facile de tourner son imagination vers autre chose et de porter son désir ailleurs, tant ces sujets sont beaux et attirants; car les bienfaits l'emportent en nombre et en grandeur, et la tendresse qui pousse à les considérer est trop grande pour céder devant des pensées humaines.

12. De même que chez les hommes, quand la tendresse devient trop grande pour les cœurs qui la contiennent, elle fait sortir d'eux-mêmes ceux qui aiment, de même son amour pour les hommes a vidé Dieu. Car il ne demeure pas chez lui en appelant à lui l'esclave qu'il a aimé, mais il descend lui-même le chercher; le riche vient dans le gîte du pauvre; s'étant approché il déclare lui-même sa passion et réclame même chose en retour; repoussé il ne se retire pas; outragé il ne s'irrite pas; chassé il s'assied à la porte; il fait tout pour montrer qu'il aime; il supporte les souffrances qu'on lui inflige et il meurt.

13. Puisqu'en effet deux choses révèlent et trahissent quelqu'un qui aime, faire du bien à celui qu'il aime de toutes les façons possibles et accepter de supporter pour lui et de souffrir des épreuves terribles s'il le faut, – cette seconde preuve d'amitié serait bien plus forte que la première, mais elle était impossible pour Dieu car il est incapable d'éprouver des maux; étant ami des hommes il pouvait faire du bien à l'homme, mais il ne pouvait en aucune façon supporter des blessures pour lui; son amour était extraordinaire mais aucun signe pour le manifester ne s'offrait à lui; il fallait pourtant ne pas laisser caché un si violent amour, mais nous faire expérimenter cette charité extrême et nous montrer, en aimant, la cime de l'amour –, il imagine cette abaissement, il la réalise et il s'arrange pour être capable de supporter et de souffrir des épreuves terribles; ayant ainsi convaincu, par les souffrances qu'il a endurées, de la violence singulière de son amour, il retournera vers lui-même celui qui fuyait le Très-Bon parce qu'il s'en croyait haï.

14. Mais voici le plus inouï de tout : il ne s'est pas contenté de supporter les pires souffrances et de mourir de ses plaies, mais même après avoir revivifié son corps et l'avoir relevé de la corruption, il est encore couvert de ces plaies et en porte les cicatrices sur son corps; c'est avec elles qu'il apparaît aux yeux des anges, il considère cela comme une parure et il se réjouit de montrer qu'il a enduré des souffrances terribles; du corps il a rejeté tout le reste, son corps est spirituel et il ne connaît plus ni pesanteur, ni épaisseur, ni aucune autre affection corporelle; mais ses cicatrices, il ne les a absolument pas rejetées, il n'a pas du tout effacé ses plaies; au contraire il a tenu à les garder à cause de son amour pour l'homme, parce que c'est par elles qu'il a retrouvé celui qui était perdu et c'est en étant blessé qu'il a conquis celui qu'il aimait.

15. Autrement, serait-il normal qu'un corps immortel portât encore les traces de plaies que l'art et la nature effacent parfois sur des corps mortels et corruptibles ? C'est qu'il avait, semble-t-il, le désir de souffrir plusieurs fois pour nous; mais puisque c'était impossible, son corps ayant une fois pour toutes échappé à la corruption, et comme en même temps il voulait épargner aux hommes de le blesser, il décida de conserver du moins sur son corps les signes de son immolation et de porter toujours les traces des blessures qui furent gravées sur lui une fois pour toutes quand il fut crucifié, afin qu'il fût clair de loin que pour des esclaves il fut crucifié et eut le côté transpercé, et qu'outre son rayonnement ineffable il eut aussi ces plaies comme parure royale.

16. Quel amour pourrait égaler celui-là ? Quel objet a jamais été aimé à ce point par un homme ? Quelle mère fut si tendre, ou quel père si affectueux ? Ou encore, qui a jamais conçu

pour quelque beauté un amour si fou qu'au nom de cet amour, vient-il à être blessé par celui même qu'il aime, non seulement il le supporte, non seulement il garde encore son amour à l'ingrat, mais il place ces blessures au-dessus de tout ? C'est certes le fait de quelqu'un qui ne se contente pas d'aimer mais qui estime aussi fortement, si tel est le comble de l'estime : ne pas même rougir des infirmités de la nature humaine mais s'asseoir sur le trône royal avec les meurtrissures héritées de la faiblesse humaine.

17. Jugeant notre nature digne d'une telle estime, il n'a pas méprisé pour autant les individus; au contraire, il invite tous les hommes à ce diadème, il les a délivrés de la servitude et adoptés pour fils; c'est à tous qu'il a ouvert le ciel, et après leur avoir montré le chemin et comment on peut s'envoler, il leur a aussi donné des ailes; non content de cela, il se met lui-même à leur tête, il les soutient et encourage les indolents.

18. Et je n'ai pas encore dit le plus fort : non seulement le Maître accompagne ses esclaves jusque-là, leur partage ses propres biens et leur donne la main, mais c'est lui-même tout entier qu'il nous a donné, et c'est pourquoi nous sommes le «temple du Dieu vivant». Les membres que voici sont les membres du Christ; devant la tête de ces membres-ci se prosternent les chérubins; ces pieds, ces mains que voici dépendent de ce coeur-là.

19. Peut-on concevoir réflexions plus utiles ou plus savoureuses que celles-là ? Si nous contemplions ces choses et si ces pensées régnaient dans notre âme, premièrement il n'y aurait en nous nul accès pour aucune pensée mauvaise; et ensuite, ceux qui ont appris à connaître les bienfaits reçus y gagneront un surcroît de passion pour le bienfaiteur; épris d'un amour si violent, nous mettrons en oeuvre ses commandements et nous partagerons sa volonté : «Celui qui m'aime, dit-il, gardera mes commandements.»

20. Par ailleurs, ayant reconnu la grandeur de notre propre dignité, nous ne saurions aisément trahir; conscients de notre propre royauté, nous ne consentirions pas à être les esclaves de l'esclave fugitif; nous n'ouvrirons pas notre bouche sur une langue méchante, si nous gardons à l'esprit la sainte Table et quel est le sang qui a empourpré cette langue. Comment porterons-nous les yeux vers ce qui est inconvenant, quand ils ont contemplé de si redoutables mystères ? Nous ne porterons pas nos pieds, nous ne tendrons pas nos mains vers ce qui est mal, si nous avons agissante en notre âme la réflexion que ces membres sont les membres du Christ, des membres sacrés, qui contiennent son sang comme une coupe, ou plutôt qui l'ont revêtu tout entier, lui le Sauveur, non comme un vêtement ni même comme leur peau naturelle, mais d'autant plus étroitement que ce vêtement est infiniment plus uni à ceux qui l'ont revêtu que leurs propres articulations et leurs propres os. Car tout cela, on pourrait l'arracher à quelqu'un, même contre son gré, mais le Christ, nul ne pourrait en dépouiller contre leur gré ceux qui l'ont une fois revêtu : ni homme, ni démon, «ni présent, ni avenir, dit Paul, ni hauteur ni profondeur, ni aucune autre créature», si puissante fût-elle.

21. En effet le Mauvais a eu le pouvoir, par la main des tyrans, de déchirer et d'arracher la peau des martyrs du Christ, de hacher leurs membres, de broyer leurs os, de répandre leurs entrailles et d'extraire leurs viscères; mais ôter ce vêtement-là, et dénuder du Christ les bienheureux, cela échappa si bien à ses artifices qu'à son insu il les vêtit bien mieux qu'auparavant, par les moyens mêmes par lesquels il pensait les déshabiller.

22. Quoi de plus sacré que notre corps auquel le Christ s'est fondu plus intimement que toute cohésion naturelle ? N'allons-nous pas le respecter, lui garder sa dignité si, une fois que nous avons pris conscience de son admirable splendeur, nous la gardons ensuite toujours présente devant les yeux de notre âme ? En effet, si les temples, les vases et tout ce qui est consacré, parce que nous les savons consacrés, nous les gardons hors d'atteinte de toute espèce de profanation, à plus forte raison ne livrerons-nous pas ce qui est plus sacré encore; or rien n'est aussi sacré que l'homme dont Dieu a partagé même la nature.

23. Rappelons-nous en effet devant qui «tout genou fléchira au ciel, sur la terre et dans les enfers»; qui viendra sur les nuées «avec puissance et grande gloire», resplendissant au-delà de toute comparaison : c'est un homme, certes, autant qu'un Dieu. Et nous, chacun de nous, en vérité, peut resplendir plus que le soleil, être exalté sur les nuées, voir ce corps de Dieu, déployer ses ailes pour le rejoindre, s'approcher de lui, en être regardé avec douceur. Car lorsque paraîtra le Maître, le chœur des bons serviteurs fera cercle autour de lui, et de même qu'il resplendira, eux aussi resplendront. Quel spectacle ! Voir sur les nuées une multitude d'astres impossible à dénombrer, des hommes élevés dans les hauteurs, en plein vol, assemblée de fête sans point de comparaison possible, un peuple de dieux entourant Dieu, des êtres beaux entourant le Beau par excellence, des serviteurs entourant le Maître; et ce Maître n'est pas jaloux que ses esclaves partagent sa splendeur et n'estime pas sa gloire amoindrie de ce qu'il fait participer un grand nombre à sa royauté, au contraire des puissants de la terre qui, quand bien même ils donneraient

tout à leurs sujets, ne supporteraient pas, même en songe, de partager avec eux leur souveraineté. Car celui-ci ne les considère pas comme des esclaves, il ne les honore pas d'un honneur d'esclaves, mais les regardant comme des amis, et observant envers eux les lois de l'amitié, lui qui les a établies dès l'origine, il partage avec eux non seulement tel ou tel de ses biens, mais jusqu'à sa royauté et son diadème.

24. Le bienheureux Paul songe-t-il à autre chose lorsqu'il écrit que nous sommes «héritiers de Dieu, cohéritiers avec le Christ» et que ceux qui partagent ses épreuves «règneront avec lui ?» Existe-t-il chose assez attrayante pour rivaliser avec cette vision ? Choeur de bienheureux, peuple de ceux qui exultent ! Lui descend du ciel sur la terre, la terre de son côté fait lever d'autres soleils à la rencontre du soleil de justice, et tout déborde de lumière. D'un côté arrivent ceux qui par la méditation, l'affliction, les peines, la sollicitude envers leurs frères, ont montré leur constant attachement au Christ; de l'autre, ceux qui ont imité son immolation même et se sont livrés aux glaives, au feu et à la mort, portant encore les cicatrices sur leurs corps resplendissants et triomphant par les traces de leurs plaies comme par une inscription sur un trophée, cercle de héros honorés pour leurs blessures devant un roi qui a vaincu par son immolation et, comme dit Paul, «été couronné de gloire et d'honneur pour avoir souffert la mort.»

25. Si nous méditons cela et si nous nous adonnions à ces pensées à chaque instant, nous connaîtrions la dignité de notre nature et la philanthropie de Dieu serait évidente à nos yeux.

26. Cette méditation empêche surtout de porter les yeux vers quelque chose de mal, mais si certains venaient à pécher elle les relèverait facilement.

En effet, beaucoup de choses font obstacle à notre salut mais le plus grand de tous ces obstacles est, quand nous avons commis quelque faute, de ne pas nous retourner aussitôt vers Dieu pour implorer son pardon, mais au contraire, remplis de honte et de crainte, de penser que la route qui mène vers lui est laborieuse, qu'il est courroucé et irrité contre nous et que ceux qui veulent s'approcher de lui ont besoin d'une longue préparation.

27. Or la philanthropie de Dieu chasse complètement de l'âme cette pensée. Car si quelqu'un sait clairement combien il est plein de mansuétude, et que «tu appelles et aussi tôt il dira *Me voici*», qu'est-ce qui l'empêcherait de courir vers lui aussitôt après avoir péché ? Car c'est un piège contre nous et un artifice de l'ennemi commun que de pousser au péché par la hardiesse et l'audace et, dès lors que l'on a commis les pires excès et que l'on est tombé, d'inspirer honte et crainte démesurée; de sorte que d'un côté il incite à tomber et de l'autre ne permet pas de se relever; ou plutôt, d'un côté il écarte Dieu et de l'autre empêche de revenir à lui, et ainsi, par des chemins contraires, il entraîne vers le même précipice.

Il faut se garder de ces ruses de toutes ses forces et fuir aussi bien l'audace avant le péché que la honte et la peur après lui, car elles ne servent à rien. En effet, cette peur n'est pas pour les âmes un aiguillon mais une torpeur; nous n'avons pas honte de nos blessures pour chercher ce qui peut nous guérir mais pour fuir les yeux du Sauveur : comme Adam se cacha à cause de sa blessure, fuyant la main du médecin qu'il aurait dû chercher, pour ne pas confesser lui-même son propre péché mais pour cacher, autant qu'il le pouvait, la faiblesse de sa volonté en mettant en avant sa femme; et Caïn après lui cherchant, par des moyens qu'il crut efficaces, à se cacher de celui qui a toutes choses devant les yeux.

28. Il peut être utile d'avoir peur, d'avoir honte, de consumer son âme et d'humilier son corps, quand cela peut mener à Dieu : «C'est à leurs fruits que vous les reconnaîtrez», dit l'Écriture.

Mais lorsque ce n'est pas tant la honte et la crainte, mais un pesant chagrin qui succède au péché, même de ce chagrin il ne peut résulter aucun dommage pour ceux qui ont appris à connaître parfaitement la philanthropie de Dieu. En effet, même s'ils se savaient coupables des pires maux, ils ne perdraient pas espoir; ils songeront que rien ne peut excéder le pardon au point de triompher de la bonté de Dieu; ils supporteront la tristesse salutaire et chercheront à l'accroître, et ils chasseront l'autre tristesse celle qui est effacée par la bonne espérance.

29. Il y a deux tristesses à propos des péchés : l'une restaure, l'autre cause la perte de ceux qui la subissent, et en voici les témoins évidents : de la première tristesse, le bienheureux Pierre, de la seconde, l'infâme Judas. Pour le premier, la tristesse sauva sa volonté et il se retrouva auprès du Christ, après qu'il eut pleuré amèrement, aussi bien qu'avant d'avoir péché contre lui. Mais l'autre, Judas, la tristesse le conduisit à la corde; il s'en alla chargé de fers à l'heure de la délivrance commune, désespérant, lui seul, de sa propre purification au moment où était répandu le sang qui purifie le monde entier.

30. La tristesse à propos des péchés étant double, quelle est la différence entre celle qui est funeste et celle qui est salutaire ?

Afin que, les connaissant à l'avance, nous accueillions l'une et fuyions l'autre, il faut préciser la différence entre ces deux sentiments et savoir en quoi l'un peut nous faire du bien et l'autre du mal.

31. Puisque, lorsque nous péchons, nous faisons du tort et à Dieu et à nous-mêmes, souffrir du premier tort à cause de notre ingratitude envers le Maître ne nous causera aucun dommage, et cela peut même être fort à propos pour nous; mais quand on s'est fait de soi-même une opinion flatteuse et qu'ensuite on la voit réfutée parce qu'on a manqué à ses devoirs, s'attrister alors, se frapper la poitrine et broyer son coeur d'un amer dépit, en jugeant qu'on ne peut plus supporter de vivre après être tombé dans de si grands déboires, cette tristesse-là, il faut s'en détourner comme étant à l'évidence mère de mort et conduisant à l'Hadès. Cette tristesse, en effet, c'est la vantardise et une trop haute estime de nous-mêmes qui l'éveillent; l'autre, c'est notre tendresse envers le Maître et la claire connaissance de notre bienfaiteur; nous ne lui rendons rien de ce que tous nous lui devons, et même nous lui donnons des maux en échange. De même que la vantardise est un mal, de même aussi la douleur qui advient aux âmes par elle; en revanche, la charité envers le Christ est chose infiniment louable, et il n'est pas de plus grande béatitude, pour les gens sensés, que de souffrir et de consumer son âme parce qu'on est transpercé par les traits de cette charité.

32. Puisque la tristesse porteuse de grâces dépend de notre charité pour le Christ, et que cette charité dépend de nos réflexions sur le Christ et sa philanthropie, il peut être fort utile de garder ces réflexions dans notre mémoire, de les ruminer dans notre âme et de ne jamais donner de trêve à ce labeur; mais il convient tantôt de les méditer et d'y réfléchir en notre for intérieur, tantôt, en société, d'en faire les délices de notre langue et la matière de nos entretiens; et en outre de nous efforcer, sans être interrompu par rien, de soutenir cet effort continu tout au long de notre vie si c'est possible, ou sinon pendant un temps prolongé, de façon à ce qu'il puisse nous pénétrer profondément et prendre entièrement possession de notre coeur. Car, pas plus que le feu ne peut avoir d'action sur ce qu'il touche sans un contact continu, une pensée intermittente ne peut incliner le coeur vers quelque passion que ce soit; au contraire il y faut un temps continu et prolongé.

33. Les pensées issues de choses belles et agréables que nous percevons par les sens et qui allument en nous un désir nous sont familières et ont le même âge que nous, parce qu'il se trouve que nos sens agissent en nous depuis notre naissance et que c'est d'eux que naissent nos pensées; c'est pourquoi elles nous persuadent facilement de ce qu'elles veulent, d'abord parce qu'elles sont agréables et ensuite parce qu'elles sont en nous depuis longtemps.

34. Mais comme on parvient plus tard dans le temps à l'intelligence et à sa sagesse, il faut un grand effort, dans la mesure où le temps est plus court, et une fréquentation assidue, pour ressentir quelque chose pour le bien; ce sentiment ne charme pas tout de suite, et c'est très tard qu'il s'introduit en des êtres déjà pleins de nombreuses autres passions. Car c'est en brisant la force de l'habitude de ces autres passions par l'intensité soutenue de la méditation que nous pouvons substituer en nous le vrai à l'apparence et le bien à l'agréable.

35. C'est pourquoi il ne faut pas non plus s'étonner si les meilleures pensées ne triomphent pas partout des mauvaises et si les nobles ne l'importent pas sur les bases chez les êtres doués de raison.

En effet, je pense qu'apparemment il ne suffirait pas, pour pouvoir devenir bon, d'apprendre comment on peut se persuader de devenir bon, mais il est nécessaire aussi de passer du temps à méditer et de persévérer dans la réflexion, et une fois qu'on a appris le juste raisonnement, ne pas se contenter de le posséder mais l'appliquer à ce qu'il faut, de même que la nourriture, les armes, les remèdes, les vêtements sont inutiles à ceux qui se contentent de les avoir avec eux et en leur possession, mais servent réellement à ceux qui les utilisent.

36. Si, parmi les pensées, les perverses occupent, l'esprit et le tiennent occupé d'elles-mêmes, et si nous fuyons les bonnes à peine sentons-nous que nous les avons goûtées, quoi de surprenant que les basses triomphent, que les mauvaises, qui sont actives, occupent le territoire de notre âme et que les autres qui restent oisives, soient complètement dominées et chassées ?

Rien de surprenant si celui qui a appris à construire ne construit pas, si le médecin ne guérit pas, ou si tout autre artisan ne fait pas ce qui lui revient, tant qu'ils n'exercent pas leur art; e rien d'étonnant non plus, si quelqu'un qui possède le droit raisonnement mais ne le met pas en action, ne tire aucun profit de son effort. On peut en effet utiliser ses armes contre ses agresseurs quand on les manie comme il faut, et son art quand on l'exerce; et nous nous servons de nos meilleures pensées comme de conseillers quand nous y appliquons notre esprit, non pas dans le seul but d'apprendre et de connaître ce qu'il faut, mais de façon à ce que, le sachant, nous en soyons persuadés et que nous possédions l'amour des choses véritablement belles, ce qui

requiert une méditation consciencieuse. Au contraire, se préoccuper des pensées perverses et y passer du temps, c'est la ruine pour l'âme, tandis qu'il n'y a pas de danger à les connaître sans plus; c'est pourquoi, de même qu'il faut dans ce cas fuir la méditation, de même dans l'autre cas faut-il la poursuivre.

37. Désirer le bien n'est pas un travail, c'est une affaire qui ne réclame aucun effort préalable. Mais pour gagner et conserver un bien qui réclame de la peine, il faut une étude et une méthode, pour comprendre comment nous pouvons bien choisir l'existence de ces combats, étant donné qu'il n'est pas facile de choisir la peine.

38. Ce qui partout nous encourage au combat, c'est le désir de ce pourquoi nous combattons; car c'est lui qui rend douces les peines, même si elles sont très douloureuses; mais l'amour des belles choses, rien d'autre ne l'enflamme comme d'y appliquer son esprit et d'en découvrir la beauté. Voilà le feu qui fut allumé dans l'âme du prophète par la méditation sur Dieu : «Dans ma méditation, dit-il, un feu s'embrasera». Et ailleurs, voulant montrer quel est l'objet de la méditation et de quel homme elle est l'oeuvre, il dit que celui qui médite, c'est l'homme bienheureux, et que ce qu'il médite, c'est la loi de Dieu : «L'homme bienheureux, dit-il, nuit et jour méditera la loi de Dieu.»

39. Si la méditation de la loi écrite est capable d'allumer ce feu, que penser de la loi de l'Esprit, qui seule a infusé dans les hommes le véritable amour de Dieu et a allumé un brasier de désir que rien ne saurait éteindre, ni le doux ni l'amer, – «ni le présent ni l'avenir»? La raison pour laquelle, me semble-t-il, il apparut apporté par des langues de feu, c'est qu'il a apporté la charité qui tel un feu a toutes les audaces : car tout d'abord la charité a fait venir sur terre le législateur même de la loi, et le corps même du législateur est un fruit de la philanthropie; et par ailleurs toute sa loi déborde d'amour : c'est cet amour qu'il manifeste par tous les moyens, c'est lui qu'il infuse, c'est par lui qu'il persuade, et cet amour, quand il le reçoit de notre part, il l'estime comme un don suffisant pour prix de ce qu'il nous a donné.

40. En effet, il ne nous donne pas des ordres comme à des esclaves débiteurs, mais, comme si nous avions fait les premiers pas vers lui par de nombreuses peines, une longue fréquentation et une grande tendresse, dès que nous approchons il nous invite à partager ses biens : «Moi, dit-il, j'ai combattu pour le royaume et j'ai tressé de mainte peine la couronne; vous, recevez-la sans peine; je ne vous demande en échange rien de plus que de m'aimer.

41. Indicible bonté ! il ne se contente pas d'aimer avec une telle violence, mais il prise au plus haut point d'être aimé de nous, et il fait tout pour cela ! Pourquoi donc a-t-il créé le ciel et la terre et le soleil et le monde visible et la beauté du monde invisible, qui est telle qu'il l'a conçue d'une simple volonté, et nous enseigne-t-il toute la sagesse d'en bas, pourquoi tout cela sinon pour nous tourner vers lui-même et nous convaincre de l'aimer ? En un mot, comme les amoureux fervents, il nous montre sa sagesse et sa bonté et son art, afin de pouvoir nous inspirer l'amour de lui. Il fait un si grand cas de cette affaire et l'estime à si haut prix que, non content de faire pour cela tout ce qui convient à la nature divine, il a tourné les yeux vers une autre nature au point de l'utiliser elle aussi dans ce but, afin que, devenu homme, il pût user d'arguments qu'il ne possédait pas en tant qu'il était Dieu, et que par les deux natures, celle qu'il possédait déjà en venant et celle qu'il avait assumée de l'extérieur, il pût s'attacher celui qu'il aimait.

Ainsi la loi de l'Esprit est une douce loi d'amitié, et elle nous exerce d'elle-même à la bienveillance. C'est pourquoi nous devons y appliquer notre esprit.

42. Tout d'abord, cette activité ne réclame ici nulle fatigue, il n'y faut ni peiner ni dépenser de l'argent, il n'en saurait résulter ni déshonneur ni honte, et nous n'en serons diminués d'aucune autre façon; et même, on peut pratiquer son métier tout autant, et elle ne fait nul obstacle à quelque genre de vie que ce soit : le général commandera, le cultivateur cultivera, l'artisan s'appliquera à ses travaux et personne ne sera, à cause de cela, privé d'aucun de ses biens; car il n'est pas nécessaire de se retirer au bout du monde, de manger une nourriture bizarre, de changer son vêtement, d'altérer sa santé ni de se livrer à quelque autre excentricité; au contraire, on peut en demeurant chez soi et sans perdre aucun de ses biens se consacrer toujours à ces pensées.

43. Qu'est-ce qui empêche donc de telles choses, pour lesquelles il serait normal de supporter des peines au besoin, d'être un bien ? Si, étant des hommes et capables de réfléchir, nous devons réfléchir à quelque chose, pourquoi ne pas réfléchir à des sujets excellents ? Et si des pensées vaines et frivoles, qui ne sont d'aucune utilité à ceux qui y réfléchissent, n'ont jamais passé pour nuire le moins du monde à la condition, au métier, à la fortune ou à l'une quelconque des choses de la vie, encore moins le reprocherons-nous aux bonnes réflexions et accuserons-nous le bien d'être nuisible.

44. Sans doute, ces pensées ne s'opposent ainsi à rien de ce qui est utile, mais ont-elles un caractère désagréable ? Pas le moins du monde : pas plus qu'on ne saurait le reprocher à la joie même. En effet, ou bien nous nous réjouissons de ce qu'il y a de meilleur : dans ce cas, il ne saurait y avoir rien de meilleur que les réflexions sur le Christ et sa philanthropie, parce que rien n'est meilleur que cette réalité où il se montre le terme ultime de la bonté; ou bien c'est ce qui est nôtre qui nous est agréable et aimable : dans ce cas, nul ne saurait trouver, même en se fatiguant beaucoup, chose qui nous convienne mieux que ces pensées; en effet, le Christ, ainsi que les précédents livres l'ont montré, nous est plus apparenté non seulement que ceux qui nous sont simplement unis par le sang, non seulement plus que ceux qui nous ont engendrés, mais plus que nous-mêmes. C'est pourquoi il se trouve que pour la partie intellectuelle de l'âme rien n'est plus approprié que ces pensées sur le Christ; en sorte que cette occupation, parce qu'elle nous est propre et apparentée, et du fait que c'est la meilleure de toutes les occupations, est plus agréable pour les âmes baptisées que tout autre sujet de joie qu'on puisse citer.

Je veux dire pour ceux qui après le bain ne sont plus trop sales, comme l'étaient ceux des Hébreux que le bienheureux Étienne appelait «incirconcis de coeur et d'oreilles.»

45. Donc, ce qui précède le montre à l'évidence, ces pensées ne sauraient causer aucun tort à la vie humaine, et elles apportent à ceux qui les cultivent le bonheur et la joie. Maintenant, savoir si elles sont également utiles, si elles favorisent ce qui nous est avantageux, par rapport à l'essentiel et à ce qui compte par-dessus tout, je l'ai déjà montré, mais cela apparaîtra plus clairement dans la suite, si nous les examinons plus rigoureusement.

46. Une telle méditation est extrêmement utile et réalise les béatitudes énoncées par le Christ. Tout d'abord, quand l'âme est occupée par les bonnes réflexions, elle donne congé aux mauvaises, et par suite elle garde pur de toute infirmité le rayonnement issu des mystères, ce qui nous procure une masse de toute sorte de biens, sans que nous ayons eu à nous donner de la peine; ensuite, il est forcé que ces pensées elles-mêmes, par les remèdes qu'elles apportent, produisent leurs fruits et opèrent dans le coeur les meilleurs effets; de même que des mauvaises réflexions naissent les mauvaises passions, de la même façon il est normal que la vertu surgisse des bonnes réflexions.

47. En effet, ce sont les pensées elles raisonnements qui en toutes circonstances nous convainquent de prendre telle ou telle décision, de dire ou faire telle chose, de supporter telle épreuve ou toute autre chose. C'est de cette façon que les maîtres de vertu instillent en leurs disciples, en temps voulu, les meilleures pensées possibles, alors qu'au contraire les mauvais démons introduisent de mauvaises images : ces derniers visent à produire ainsi des artisans des pires infamies, et les premiers, des hommes qui accomplissent leur devoir.

48. Le propre de toute méditation louable est de tirer parti des circonstances en faveur de la vertu; mais le fait de parcourir par les pensées le Christ et tout ce qu'il a inventé dans sa philanthropie pour mon salut, nous donne directement la vie que nous cherchons et nous fait apparaître bienheureux à tous égards.

49. Pour voir cela clairement, examinons si ce qu'il faut accomplir pour être appelé bienheureux par le Christ lui-même ne dépend pas entièrement de ces pensées.

Quels sont donc ceux que le seul véritablement bienheureux proclame heureux ? Les pauvres en esprit, les affligés, les doux, les affamés et assoiffés de la justice, les miséricordieux, les coeurs purs, les artisans de paix, ceux qui supportent des persécutions et toute sorte d'affronts pour la justice et pour leur empressement envers le Christ. Voilà donc ceux qui ont obtenu la vie bienheureuse.

50. Si donc, au cours de notre examen, nous découvrons que c'est grâce à ces bonnes pensées que ce chœur des bienheureux reçoit ce beau modelage et que sont tressées les couronnes, il apparaîtra de toute évidence aux yeux de tous que la réflexion soutenue et la méditation sur ces sujets sont une route sûre, un gué, une échelle ou tout ce qu'on voudra, vers la vie bienheureuse.

51. Par exemple, la pauvreté en esprit, «ne pas s'estimer plus qu'il ne convient mais avoir une sage estime de soi,» comme dit Paul, à qui cela appartient-il sinon à ceux qui ont connu la pauvreté de Jésus ? lui qui, étant Maître, a partagé la nature et le genre de vie des esclaves et qui, étant Dieu, «s'est fait chair»; le riche a pris notre dénuement et le roi de gloire a supporté l'infamie; celui qui a libéré notre race s'est laissé mener lié et celui qui est venu pour accomplir la loi, a subi la condamnation des violateurs de la loi; celui à qui «le Père a remis tout le jugement» a supporté des juges qui flattaient un peuple furieux et assassin. Quelle vanité ne sera pas rabattue par tout cela ?

52. Au reste, comme l'orgueil s'éveille à partir des exploits réalisés, quand ils paraissent dépasser la moyenne, celui qui a médité les choses du Christ verra que, loin d'avoir rien accompli

de grand, il n'a pas même été capable de contribuer à se libérer de sa captivité, lui qui même après sa libération n'est pas capable de garder intacte sa liberté.

53. En effet, le Christ nous a rachetés au prix de son sang et nous a donné la liberté après l'avoir acquise à si grand prix; et qui, parmi ceux qui ont été libérés, est demeuré en l'état qu'il a reçu et a tenu inviolé jusqu'à la fin le trésor spirituel ? Ne l'a-t-on pas considéré au contraire comme un héros pour n'avoir failli à la grâce qu'en de petites choses ?

54. Quelle haute opinion pourrions-nous avoir de nous-mêmes si nous nous connaissons nous-mêmes, nous dont la vertu personnelle ne mène à rien de bon par elle-même et en qui, s'il est quelque chose de vraiment bon, c'est Dieu qui l'a mis sans que nous y travaillions le moins du monde ? Et le trésor déposé en nous par un autre nous n'avons pas su le conserver en sûreté, tel un coffret sans âme, tant nous sommes piètres. En effet, après la nouvelle création, le creuset de l'eau baptismale et la table pleine de feu, même les plus sages des hommes sont à ce point pauvres en vertu qu'ils ont besoin de recourir continuellement à la sainte Table, au sang purificateur et à la main d'en-haut, sinon ils seraient entraînés vers la pire déchéance. En témoignent clairement ceux qui, après s'être dévêtus pour soutenir toutes sortes de peines en vue du bien et de la vertu, se sont ensuite livrés aux pires excès; eux qui avaient gagné les montagnes et avaient fui comme la peste le tumulte et la vie commune afin d'être attentifs à Dieu seul, qui avaient accompli, autant qu'il est possible à des hommes, toutes sortes d'exploits magnifiques en sorte qu'ils pouvaient obtenir de Dieu les plus grandes choses, parce qu'ils ont relâché un peu leur espérance et leur totale confiance en lui, aussitôt ils sont tombés dans les pires excès et n'ont reculé devant aucune perversité.

55. De quoi pourrions-nous donc nous enorgueillir ? De nos exploits ? mais ils n'ont rien de grand. Alors, de ce qui est grand en nous ? mais cela n'est pas de nous. Alors, d'avoir conservé de ce que nous avons reçu ? mais nous l'avons livré. Alors, de ce que nous portons le sceau du Christ ? mais cela même est la preuve que nous ne le portons pas : car les orgueilleux n'ont rien de commun avec lui qui « st doux et humble de coeur.» Et ces pensées ont pour résultat que l'orgueil se contredit lui-même et que cette passion, des deux côtés, s'évanouit. En effet, ou bien nous avons de nous une juste opinion, et ce n'est pas une haute opinion; ou bien nous avons de nous une haute opinion, mais une fois que nous avons pris conscience que le fait même d'avoir une haute opinion nous entraîne loin du Christ et que nous ne sommes rien de sain, nous n'aurons pas, de nous-mêmes qui sommes mauvais, une haute opinion.

56. En outre, il est normal que ceux qui méditent les choses du Christ s'affligent et pleurent, si l'on considère ce qui a été inventé pour notre salut et quelle indifférence et quelle torpeur nous tiennent ! En effet, ou bien ce qui nous attriste c'est la perte des biens les plus précieux, et le souvenir des biens que nous avons perdus nous dispose à pleurer; or ici nous apprenons à évaluer la grandeur du trésor que nous tenions dans nos mains et que nous pouvions garder, mais qu'ensuite nous laissons échapper. Ou bien ce qui point et perce notre âme, c'est la conscience d'une grande ingratitude envers un si généreux bienfaiteur; or là nous pouvons voir avec le plus d'évidence de quelle mansuétude et de quelle philanthropie il a usé à notre égard, et quelle indifférence nous lui témoignons.

57. Tout d'abord en effet, il est descendu du ciel pour nous chercher et il a fait en sorte que la parole qu'il nous adressait et la vue qu'il offrait de lui nous fussent parentes; ainsi, que notre affection se porte vers notre frère de race ou vers le Bien, il est lui-même l'un et l'autre, et en faisant converger vers lui ces deux motifs universels d'amour, il a les plus grandes chances de gagner notre amour.

58. Ensuite, pour accroître cette amitié, il a encore ajouté ceci : puisque chacun s'aime soi-même et aime son frère de race, avec cette réserve qu'on est plus proche de soi-même que de son frère de race, comme il voulait qu'en cela aussi la meilleure place dans notre amour revînt à l'ultime désirable, et comme il voulait obtenir d'être aimé de tous non de la façon dont nous mettons notre joie dans nos frères de race, mais de celle dont nous sommes aimés de nous-mêmes, il ne s'est pas contenté de partager notre nature puisqu'il était notre frère de race, mais en partageant avec nous le même corps, le même sang et le même esprit, il a réalisé en vérité, pour chacun de ceux qui s'attachent à lui, ce que le proverbe dit des amis en usant d'une hyperbole : un autre lui-même.

59. S'il nous a ainsi recherchés, s'il n'a laissé aucun recoin de notre amour vide de lui, mais qu'au contraire il s'est montré notre bienfaiteur et notre frère, s'il a pris en nous la place de nous-mêmes, et cela non en le voulant simplement ni d'un geste, à la façon dont il créa le ciel que nous voyons, mais au prix de fatigues et de peines qui ne lui revenaient à aucun titre, au prix de son agonie, de son humiliation, de ses plaies et pour finir de sa mort; et si nous, de notre côté, non seulement nous oublions de lui témoigner une quelconque gratitude pour le bien dont il nous

a gratifiés d'une façon aussi universelle, non seulement nous ne cherchons pas que lui rendre en échange, mais nous sommes grossiers au point de nous complaire dans ce qui lui est odieux, de nous attacher à ce dont il nous écarte, de fuir ce à quoi il nous exhorte, et de faire ainsi preuve d'une incroyable méchanceté; alors, quelles ne devraient pas être nos lamentations et nos larmes, nous qui, ayant prisé tout le reste, ne méprisons que le Sauveur et ses bienfaits, comme si c'était à d'autres qu'il revenait de le chercher, ou comme si ce n'était pas envers nous que s'exerçait son ineffable providence.

60. Ce dont nous avons à faire usage dans notre vie quotidienne, nous l'estimons de notre ressort : paroles, actions, tous les arts, tout ce que réclame l'existence; qu'il faille cultiver la terre, commander une armée, exercer une quelconque fonction publique ou gérer ses propres affaires, nous recherchons de tout côté ce qui convient, nous évaluons le moment opportun, bref en toutes circonstances le réel, le raisonnable, le juste, ou du moins ce qui en porte le nom, comptent beaucoup pour nous. Ce n'est qu'à propos de ce qui est véritablement nôtre que nous nous préoccupons le moins de la façon de le conserver comme il faut et des moyens de nous rendre justice à nous-mêmes, comme si nous nous estimions moins précieux que tout le reste.

61. A défaut d'autre chose, tournons-nous du moins vers cette innovation par laquelle tout a été ébranlé et bouleversé – en laquelle les racines de la terre ont vu ce qui est au-dessus des cieux et la terre est montée au-dessus du ciel même, en laquelle le tyran commun du monde est enchaîné et les captifs foulent aux pieds la tête du tyran; on a vu Dieu porter un corps, un corps couvert de plaies, et du sang, le sang qu'il versa sur la croix; on a vu le cadavre d'un homme ébranler la terre et redonner vie aux cadavres; et tout cela à cette seule fin, que l'homme reconnût le Maître, se relevât de la terre et regardât vers les cieux –, ceux qui restent assoupis devant cette foison de merveilles, et comme des statues que les coups de tonnerre n'affectent nullement, est-il rien de plus misérable qu'eux ? ne méritent-ils pas de regarder tout le temps de leur vie comme un temps d'affliction ?

62. En effet, de quoi nous affligeons-nous ? De la maladie ? mais n'est-elle pas malade, la meilleure part de nous-mêmes ? Alors, de la pauvreté ? mais notre situation est bien pire que celle des pauvres, dans la mesure où la richesse qui nous manque est plus nécessaire et bien plus précieuse : car la pauvreté d'ici-bas a nécessairement une fin, tandis que ce malheur-là, la mort ne peut le supprimer; au contraire, dans le futur, il nous rendra forcément la honte bien plus cuisante. Alors, est-ce la folie qui est digne de pitié ? eh quoi ! n'est-ce pas un esprit mauvais qui entraîne notre volonté, qu'il a empli d'une si grande déraison ? Se jeter sur une épée, sauter du haut d'une falaise, ignorer ses amis et se précipiter dans les bras de ses pires ennemis, si tout cela est le fait des insensés ne fuyons-nous pas celui qui nous aime ? ne recherchons-nous pas notre ennemi par tous nos actes ? ne nous hâtons-nous pas vers la géhenne, nous qui faisons tout ce qui y mène ?

63. Ainsi donc, connaissant nos misères, nous devrions logiquement pleurer et nous lamenter. Or, il nous est possible de prendre conscience de notre condition, de reconnaître la réalité et de ne pas avoir encore cette disgrâce d'ignorer les maux dans lesquels nous nous trouvons, si nous reconnaissons que la santé, la richesse, la sagesse qui ont été disposées en notre faveur par le Christ, sans que nous nous soyons fatigués en rien, nous pouvons les gagner sans rien fournir de plus que notre vouloir.

64. Voici qui mordrait davantage encore notre cœur : alors qu'on peut être heureux, choisir d'être malheureux; quand on a la possibilité de vivre dans la lumière, tolérer d'être assis dans les ténèbres. Et ce n'est pas chez les seuls insoucients que cette pensée fera jaillir des larmes, mais aussi chez les fervents, et surtout chez eux, dans la mesure où ils perçoivent plus fortement le dommage. En effet ils se condamnent eux-mêmes plus sévèrement encore pour cette perte et ses conséquences, car ils se représentent un Dieu nu sur une croix, immolé, lui à qui toute chose est soumise, et réclamant de nous le retour : puisqu'il a, étant Dieu, pris la nature humaine, il attend qu'en échange nous devenions dieux, d'hommes que nous sommes, et que nous échangeons la terre contre le ciel, la servitude contre la royauté, notre infamie congénitale contre la gloire véritable; c'est dans ce but que le Créateur des cieux revêtit la terre, que celui qui est Maître par nature fut «en forme d'esclave», et que le roi de gloire «accepta une croix dont il méprisa l'infamie».

65. Au sujet de la douceur et de la faculté de maîtriser son emportement et de ne pas s'irriter contre ceux qui nous ont contristé, parmi les nombreux moyens utilisés par le Sauveur pour introduire dans le monde la vraie sagesse, les plus nombreux et les plus grands sont les exemples qu'il nous a donnés par ses paroles, par ses actes et par les souffrances qu'il a supportées.

66. Par exemple, c'est pour ceux qui l'avaient contristé qu'il a assumé chair et sang; et il est venu chercher, pour les délivrer, des êtres à qui il était en droit de faire les plus graves reproches; et comme par la suite ils dénigraient les bienfaits par lesquels il redressait notre nature, il ne mil pas un terme à ces bienfaits. Au contraire : parce qu'il expulsait des hommes les démons, il s'entendait traiter de «Béelzéboul» et de «prince des démons» et des pires dénominations, mais il n'en continuait pas moins; un de ses disciples ayant été corrompu et retourné contre lui, non seulement il s'abstint de le chasser du choeur des disciples, mais il se comportait avec lui comme avec un ami, il partageait le sel avec le meurtrier, il confiait au traître ses secrets et jusqu'à son propre sang, et pour finir il lui permit de l'étreindre et de lui donner un baiser.

67. Il a eu les audaces les plus inouïes : il est mort pour des êtres qu'il avait couverts de bienfaits; et ceux qui ont brandi l'épée contre lui, ce sont ceux qui avaient reçu ces bienfaits; l'ami conduisit les meurtriers pour le meurtre; le baiser était le signal du meurtre. Et celui qui souffrait tout cela se montra doux et ami des hommes au point que, l'un de ces chiens ayant été blessé par un des disciples, lui ne négligea pas la blessure mais aussitôt la guérit en touchant le membre blessé. Ayant ainsi montré un signe de sa puissance extraordinaire en même temps que de son extrême douceur, il ne fit pas périr ceux qui ne craignaient la première ni ne respectaient la seconde; il ne fit pas pleuvoir le feu sur les infâmes et ne foudroya pas ces hommes qui le méritaient bien, et même pire encore.

Le choeur des anges ne pouvait pas même le regarder sans crainte, et lui suivait ceux qui le traînaient et présentait ses mains pour qu'on les liât, ses mains par lesquelles étaient dénouées les entraves de la maladie et déliée la tyrannie des démons; il ne fit pas périr, bien qu'il en eût le pouvoir, le serviteur pendable qui l'avait frappé à la joue; au contraire, avec beaucoup de calme et de philanthropie, il ne dédaigna pas de lui adresser la parole et redressa sa volonté autant qu'il dépendait de lui.

68. Ensuite, quand les juges iniques l'ont condamné à mort, il supporte en silence la sentence; ayant subi la peine, une fois cloué sur le bois, il renonça si peu à son amour pour ses meurtriers qu'il supplia son Père de ne leur infliger aucun châtement pour avoir condamné son Fils seul-engendré; non seulement il intercédait pour eux, mais il prit leur défense, et la voix de son plaidoyer était celle d'un avocat enflammé et miséricordieux : «Père, dit-il, pardonne-leur car il ne savent pas ce qu'ils font.» Et tel Père affectueux qui a pitié de ses enfants irréflichés à cause de leur âge, il rendit clément envers eux le précepteur. C'est sur ces paroles qu'il mourut.

69. Après avoir repris vie, quand il s'agissait de faire participer à la fête les amis dont la volonté lui était restée fidèle, il convoqua ses disciples sans leur garder rancune d'avoir fui en l'abandonnant au plus fort des dangers; il leur fait connaître où ils doivent aller pour le rencontrera, et quand il les rencontre en leur apparaissant, il ne rappelle pas leur fuite, il semble même n'avoir nul souvenir d'une si grave faute : qu'après s'être faits forts de partager tous avec lui la mort et les pires supplices, ils n'en aient seulement pas supporté la vue, alors que ces supplices n'étaient pas même présents mais encore à venir. Au contraire, il leur communique la paix et l'Esprit saint et autres biens semblables, et leur confie ensuite la charge de toute la terre habitée, en les établissant princes sur toute la terre.

70. Voilà ce qu'il fit pour tout le choeur des apôtres. Mais envers le coryphée lui-même, qui avait à plusieurs reprises trahi la tendresse qu'il lui devait et renié son amour, quelle fut son attitude ? Non seulement il ne mentionna pas l'étendue de son reniement, non seulement il ne lui rappela pas les serments par lesquels il s'était voué à partager la mort de son Maître, serments qu'il avait aussitôt violés, sans le moindre délai; mais c'est à lui, à l'exclusion de tout autre, qu'il envoya annoncer sa Résurrection; et après l'avoir ainsi distingué, quand il le rencontra, il s'entretint amicalement avec lui. Il s'enquiert de savoir si son amour pour lui est plus grand que celui de ses autres compagnons. Pierre lui répond qu'il l'aime; il lui pose encore la même question; il s'entend répondre à nouveau : «Je t'aime»; il lui demande une troisième fois s'il l'aime; et à mon avis, il l'aurait encore interrogé longtemps, si Pierre ne s'était lassé, affligé de ce qu'il eût besoin de beaucoup de paroles pour apprendre qu'il était aimé, lui qui savait tout. Et pourtant ces questions ne venaient pas de quelqu'un qui ne connaît pas son ami, ni de quelqu'un qui fait semblant de ne pas le connaître : la première altitude aurait en effet signifié qu'il se trompait, la seconde qu'il trompait Pierre, et ni l'un ni l'autre n'est le fait de la vérité pure. Mais il voulait d'abord montrer par là qu'il ne lui gardait pas rancune d'avoir renié ses précédentes protestations, sinon il n'en réclamerait pas de nouvelles; en second lieu, il voulait enflammer chez Pierre l'amour qui pour un peu avait failli s'éteindre. Poser de telles questions, en effet, et appeler de telles réponses contribue plus que tout à l'amitié; le souvenir des marques d'amitié et le fait d'en parler ne font pas seulement grandir celle qui existe, mais seraient capables de la faire naître si elle n'existait pas encore. Soit.

C'est ainsi qu'en tout ce qu'il fait, le Sauveur se montre exempt de toute colère; mais quand il enseigne et qu'il légifère, met-il quelque chose au-dessus de la douceur ?

71. En effet, même la prière et l'offrande, dit-il, il ne les acceptera pas si nous offrons ou si nous prions avec de la colère; et cette rémission des péchés, don commun promis à tous, il ne la donnera jamais à ceux qui sont en colère pour une offense reçue, et ce, même si nous faisons tout pour cela, même si nous versons des flots de sueur et de larmes, même si nous livrons notre corps au glaive et aux flammes : voilà quel grand cas on le voit faire de la douceur.

72. Il est donc naturel que ceux qui réfléchissent sur le Christ aient un coeur doux envers ceux qui les affligent. C'est ce qu'il montre en disant : Si vous saviez combien je suis doux, votre coeur aussi serait dans le calme; «apprenez de moi que je suis doux et humble de coeur, et vous trouverez le repos pour vos âmes».

73. Voici encore de quelle façon la douceur peut être l'oeuvre de la méditation sur le Christ. Celui qui vit dans ces pensées reçoit nécessairement l'amour de la sainte Table; or il n'est pas possible à qui garde rancune de s'approcher d'elle; celui-ci résistera donc à tout mouvement de colère et gardera son âme pure de toute haine. Car ce sang-là, qui fut versé au commencement pour la réconciliation, ne saurait en toute justice tolérer ceux qui sont esclaves de la colère et de l'emportement. Si ce sang a crié vers le Père à propos des meurtriers, comme celui d'Abel, ce n'était pas pour accuser devant lui les auteurs du crime, ni pour réclamer justice comme fit celui-ci contre son frère; au contraire, c'était pour disculper, et la voix de l'immolé obtint le pardon des meurtriers.

74. Ils seront aussi mieux que tout autre des artisans de la justice, ceux qui vivent avec ces pensées par lesquelles le Maître du monde a montré son estime de la justice au point d'être avec les esclaves, avec les égorgés, avec les morts, dans le but de rendre à tous ce qui était juste : à son Père la gloire et l'obéissance qui lui revenaient depuis longtemps mais que nul n'était en mesure de lui apporter; au tyran les chaînes, le mépris, la honte, puisqu'il supprime son pouvoir injuste, et que ce bâtard qui s'était emparé de nous, il l'a chassé en le renversant par un jugement et une justice.

75. Être compatissant, partager la douleur de ceux qui souffrent, regarder comme ses propres maux les malheurs des autres, d'où pouvons-nous tenir cela sinon de ces pensées, par lesquelles nous nous voyons nous-mêmes pris en pitié contre toute attente, nous qui ne méritons aucune pitié ? nous voyons notre captivité, notre servitude, nos liens, la fureur de celui qui nous retenait captifs : lui ne mettait aucune limite à nos maux, au contraire nous endurions un tyran toujours plus dur et plus cruel; nous, nous n'avions de tout côté qu'impuissance et isolement, sans personne qui puisse nous tendre la main. Lui pouvait faire contre nous ce qu'il voulait, et nous étions conduits comme des gens que l'on a vendus à un acheteur; pour nous, nulle consolation à nos terreurs, nul remède en nous ni en dehors de nous, ni de la part de ceux qui étaient au-dessus de nous, ni de la part de ceux de notre race, mais il n'y avait aucun moyen pour quiconque de venir en aide à la nature humaine. Que dis-je, nul remède ! quand il était absolument impossible de seulement songer à un médecin ou d'y avoir recours !

76. Alors qu'ainsi misérablement nous gisions, ce n'est «ni un ambassadeur ni un ange mais le Seigneur lui-même», lui contre qui nous étions en guerre, lui que nous offensions avec impudence, c'est lui qui eut pitié de nous, par une compassion extraordinaire, ineffable, qui défie l'imagination. Non content de vouloir la fin de nos maux, ou d'estimer sienne notre souffrance, il prit sur lui nos douleurs et les déplaça de nos épaules sur les siennes, acceptant d'apparaître lui-même comme digne de pitié, afin de nous rendre bienheureux. «Au jours de sa chair», comme dit Paul, il apparut comme un objet de pitié aux yeux d'un grand nombre et on le plaignit de mourir d'une mort injuste. «On se frappait la poitrine, dit l'Écriture, et on se lamentait» sur lui tandis qu'il était mené à la mort. Cette pitié, il ne l'inspira pas seulement à ses contemporains, qui furent témoins de sa Passion : déjà Isaïe, le voyant bien longtemps à l'avance, ne pouvait supporter cette vue sans pleurer : entonnant une lamentation comme sur un mort, il poussa ce cri plein de compassion : «Nous l'avons vu, il n'avait ni figure ni beauté; sa figure était sans éclat, sa figure était effacée par rapport aux fils des hommes.»

77. Quoi de comparable à une telle compassion, qui ne communique pas à la souffrance des malheureux par l'imagination ou le désir, mais réellement, et qui ne se contente pas de prendre une part de nos malheurs, mais qui attire la totalité sur lui et meurt notre propre mort ? Est-il chose qui puisse, mieux que ces pensées, pousser quelqu'un à prendre en pitié ses semblables ?

78. Si d'avoir déjà supporté quelque épreuve dispose favorablement envers ceux qui justement souffrent les mêmes maux, en faisant siens leurs malheurs, quelles misères n'avons-nous pas subies ? La perte de notre vraie patrie, la pénurie, la maladie, la folie extrême : et de tout cela nous sommes sortis «par les entrailles de miséricorde de notre Dieu». Ainsi donc aurons-

nous pitié à notre tour si quelqu'un éprouve un quelconque malheur, et rendrons-nous à nos compagnons d'esclavage la miséricorde que nous a montrée notre commun Maître. C'est pour montrer que nous devons, les yeux fixés sur le modèle de la divine philanthropie, montrer de la douceur envers nos semblables, que le Sauveur dit : «Soyez miséricordieux comme votre Père est miséricordieux».

79. Purifier son coeur et exercer son âme à la sanctification : de quel combat, de quel effort, de quelles fatigues cela peut-il être le fruit, sinon de ces pensées et de cette méditation ? Si l'on y regarde de près, on ne peut même pas dire que ce soit un fruit de la méditation sur le Christ, mais c'est en cela que consiste précisément la méditation elle-même.

80. Tout d'abord, s'adonner aux pensées excellentes, c'est s'abstenir des mauvaises : or en cela consiste la pureté du coeur.

En effet, s'il est vrai que double est notre vie et double notre naissance, l'une spirituelle et l'autre charnelle; si l'esprit dans ses désirs s'oppose au corps et si le corps se dresse contre l'esprit, comme il est impossible que des choses contraires s'associent et se réconcilient, il est évident que celui des deux désirs qui par le souvenir dominera les pensées chassera forcément l'autre.

81. Ensuite, de même que le souvenir de notre vie charnelle et de notre naissance charnelle et le fait d'y appliquer notre esprit y introduisent le plus misérable des désirs et la souillure qui s'y rattache, de même quand notre naissance baptismale, quand la nourriture appropriée à cet te naissance, quand tous les autres mystères de la vie nouvelle occupent notre âme par un souvenir continu, forcément. notre désir émigre de cette terre vers le ciel même.

82. Puisque le Christ est «notre paix, lui qui des deux a fait un seul et a supprimé le mur de séparation et la haine en sa chair», lui par qui tout a été conçu en vue de la paix, que peut-il y avoir au-dessus de la paix, pour ceux qui ont fait de ce qui le concerne la méditation de leur âme et l'effort de leur esprit ? Ils poursuivront la paix, comme nous y exhorte Paul plus que toute autre chose; ils donneront aux autres l'exemple de cette paix; ils supprimeront la haine inutile; ils cesseront de se combattre en vain, sachant que la paix est une chose si précieuse que Dieu lui-même, venu sur la terre afin de l'acquérir pour les hommes, lui qui était riche et Seigneur de l'univers, n'a rien trouvé qui pût égaler son prix, sinon de verser son propre sang.

83. Puis donc que, parmi les choses qui avaient déjà été créées et qui existaient, il ne voyait rien qui pût valoir autant que la paix recherchée et la réconciliation, il créa une autre créature, nouvelle, à savoir un sang pour lui-même. Dès qu'il l'eut versé, il fut le réconciliateur et le prince de la paix. Ceux donc qui vénèrent ce sang précieux, que chercheraient-ils à accomplir d'autre, pour servir leurs propres intérêts, que d'être artisans de réconciliation et de paix entre les hommes ?

84. Si la grandeur de la justice plénière, c'est-à-dire de la vertu, si la beauté qui est en elle ne se peuvent voir que dans la seule conduite du Sauveur, car lui seul l'a montrée exempte absolument de ce qui lui est contraire – en effet il n'a pas commis de péché et le prince de ce monde lui-même, en venant, n'a pu trouver moyen de s'en prendre à son âme divine et n'a su que reprocher à sa beauté, bien qu'il l'épiât avec un oeil mauvais – alors, de toute évidence, pour obtenir l'amour du Christ et de la vertu, il n'y a rien à faire ni à imaginer d'autre que de méditer les choses du Christ; car de cette façon on gagnera de connaître la beauté de la vertu et celle du Sauveur, et, une fois connues, de les aimer, puisque la cause de l'amour, en toutes circonstances, c'est la connaissance : c'est ainsi que le fruit de l'arbre, d'un arbre défendu, séduisit Ève : «Elle comprit, dit l'Écriture, qu'il était beau à voir et bon à manger».

85. Quand on a ainsi obtenu l'amour du Christ et de la vertu, il est naturel de supporter avec constance des persécutions pour l'un et l'autre, de choisir l'exil s'il le faut, d'entendre les pires injures, et de s'en réjouir, car les récompenses les plus grandes et les plus belles vous sont réservées dans les cieus.

86. L'amour des athlètes envers le président des jeux a ce pouvoir, et leur donne confiance en lui au sujet des prix qu'ils ne voient pas encore, et il leur inspire dans le temps présent de solides espérances quant à ce qui est à venir. De même les choses du Christ rendent ceux qui les méditent et les ruminent à tout moment humbles et instruits de la faiblesse humaine au point de s'affliger, ils les font apparaître doux, justes, amis des hommes, chastes, artisans de réconciliation entre les hommes, et tellement épris du Christ et de la vertu que, non contents d'accepter d'être outragés pour l'un et l'autre, ils s'en réjouissent et trouvent leur joie dans la persécution.

87. Bref, de ces réflexions nous pouvons retirer les plus grands biens, ceux qui ont le pouvoir de nous rendre bienheureux, et ainsi nous pouvons maintenir notre volonté dans le bien,

rendre notre âme belle de sa beauté native, garder la richesse reçue des mystères et ne pas déchirer ni salir notre tunique royale.

88. De même que le propre de la nature humaine, c'est d'avoir un esprit et d'être doué de raison, de même devons-nous penser que contempler les choses du Christ est l'office de l'imagination; d'autant plus que le seul modèle vers lequel les hommes doivent regarder, que ce soit pour leur propre conduite ou pour guider les autres, c'est Jésus, lui le principe, le moyen et la fin, qui pour leur vie privée comme pour leur vie publique a montré aux hommes la vraie justice.

89. De plus, il est aussi le prix et la couronne que doivent recevoir les concurrents. C'est donc vers lui que nous devons regarder, c'est ce qui le concerne qu'il faut considérer avec attention et nous efforcer de pénétrer autant que possible pour savoir comment peiner. Car ce sont les prix qui pour les athlètes sont la mesure des combats et c'est en les observant de loin qu'ils supportent les peines, et ils apportent d'autant plus de constance dans la lutte qu'ils connaissent la beauté de la récompense.

90. En outre, qui ne sait à quel prix lui et lui seul nous a rachetés : au prix de son sang, de sorte qu'il n'est personne d'autre que nous devons servir, personne d'autre à qui nous devons nous consacrer nous-mêmes, consacrer nos corps et nos âmes, notre amour et notre mémoire, toute l'activité de notre intelligence. C'est pourquoi Paul écrit : «Vous ne vous appartenez pas, car vous avez été rachetés à grand prix».

91. En effet, c'est en fonction de l'homme nouveau que fut créée la nature humaine au commencement : l'intelligence et le désir ont été édifiés en vue de lui; nous avons reçu une imagination afin de connaître le Christ, un désir afin de courir vers lui; nous possédons une mémoire afin de le porter en nous; car même au moment où nous étions créés, c'est lui qui était notre archétype.

92. Car ce n'est pas le vieil Adam qui est le modèle du nouveau, mais le nouveau qui est le modèle de l'ancien. En effet, même si l'on dit que le nouvel Adam a été fait à la ressemblance de l'ancien, c'est en fit au titre de la corruption que l'ancien a inaugurée et dont le nouveau a hérité en vue d'ôter l'infirmité de notre nature par les remèdes qui lui appartiennent, et afin que, selon le mot de Paul, «ce qui est mortel soit absorbé par la vie.»

93. Du point de vue de la nature, certes, le vieil Adam peut être considéré comme un modèle par nous qui le regardons comme le premier d'entre nous; mais pour celui qui a toutes choses devant les yeux avant qu'elles n'existent, le premier est l'imitation du second, il a été modelé selon sa forme et son image, mais il n'est pas demeuré tel; ou plutôt il s'est élancé vers cette image, mais il ne l'a pas atteinte. C'est pourquoi le premier a reçu la Loi, mais c'est le second qui l'a observée; du premier était attendue l'obéissance, mais c'est le second qui l'a accomplie, «jusqu'à la mort, et à la mort sur une croix», dit Paul; le premier, en transgressant la Loi, a montré qu'il ne possédait pas en plénitude ce que l'homme doit avoir – car la Loi dont la transgression entraînait une juste sanction ne dépassait pas la nature humaine –; mais le second fut parfait en tout et il dit : «J'ai gardé les commandements de mon Père.»

94. Le premier nous a apporté la vie imparfaite, qui a besoin de mille secours; le second fut pour les hommes le père de la vie parfaite, je veux dire la vie immortelle. La nature humaine, depuis le commencement, était tendue vers l'immortalité, mais c'est plus tard qu'elle l'atteignit, dans le corps du Sauveur, ce corps que lui-même a ressuscité des morts pour la vie immortelle, devenant pour notre race l'initiateur de l'immortalité. Pour tout dire : le premier et le seul qui montra l'homme véritable et parfait, dans son comportement, dans sa vie et dans tout le reste, c'est le Sauveur.

95. Si telle est la véritable définition de l'homme que Dieu avait en vue, en fin de compte, en le modelant, je veux dire l'existence dans son intégrité, avec un corps pur de toute corruption et une volonté affranchie de tout péché – car c'est là que peut être accompli son être, quand le Créateur réalisera en lui tout ce qu'il avait jugé nécessaire, de même que la beauté de la statue est rétablie quand l'artiste y met la dernière main –, si donc le premier était loin d'être parfait, mais que le second l'était en tout, s'il a donné aux hommes part à sa perfection et s'est adjoint à lui-même notre race tout entière, – alors, comment le second état ne serait-il pas le modèle du premier, comment ne pas penser que le second fut l'archétype et que le premier fut conçu d'après lui ? Il serait suprêmement absurde de penser que ce qui est plus parfait que tout tend vers ce qui est imparfait, que le pire est un modèle pour le meilleur et que les aveugles doivent guider ceux qui voient.

96. On aurait tort de s'étonner que ce soit le moins bon qui vienne en premier dans le temps; au contraire, parce que l'autre est parfait, il est légitime de croire que c'est lui le principe de l'imparfait, si l'on réfléchit à ceci : beaucoup de choses qui ont été disposées pour servir à

l'homme ont été créées avant lui, et l'homme qui est leur raison d'être a été tiré de la terre le dernier de tout.

97. Eh bien donc ! Pour toutes ces raisons, l'homme, par sa nature, par sa volonté et par ses pensées, tend vers le Christ, non seulement en vertu de sa divinité qui est la fin de toutes choses, mais aussi à cause de son autre nature : en lui vient reposer tout l'amour de l'homme, il fait les délices de ses pensées; aimer ou considérer quoi que ce soit en-dehors de lui, c'est manifestement manquer le but à atteindre et s'écarter des fondements originels de notre nature.

98. Afin de pouvoir toujours garder notre méditation en lui et d'être sans cesse occupés à cet effort, appelons-le à toute heure pour être le sujet de nos pensées. Pour l'invoquer il n'est assurément besoin ni de lieux spécialement disposés pour la prière ni d'éclats de voix. Car il n'est pas de lieu où il ne se trouve, il n'y a pas moyen qu'il ne soit pas avec nous, lui qui, pour ceux qui le cherchent, est plus proche que leur propre coeur.

99. En conséquence, nous devons croire fermement que ce que nous demandons dans nos prières arrivera, et ne pas douter parce que notre conduite est mauvaise; au contraire nous devons avoir confiance, parce qu'«il est bon», celui que nous invoquons, «envers les ingrats et les méchants», lui qui, bien loin de mépriser les prières de ses serviteurs qui l'avaient offensé, avant même qu'ils ne l'aient invoqué, et alors qu'ils ne faisaient aucun cas de lui, est lui-même descendu sur terre et les a appelés le premier; il dit en effet : «Je suis venu appeler les pécheurs.»

100. S'il a ainsi recherché ceux qui ne voulaient pas de lui, que fera-t-il si on l'invoque ? S'il a aimé ceux qui le haïssaient, comment repoussera-t-il ceux qui l'aiment ? C'est ce que montre Paul quand il dit : «Si quand nous étions ennemis nous avons été réconciliés avec Dieu par la mort de son Fils, combien plus, une fois réconciliés, serons-nous sauvés en sa vie.»

101. Et de fait, considérons aussi la forme de notre supplication : nous ne prétendons pas obtenir ce que des amis peuvent légitimement demander et recevoir, mais ce que peuvent désirer des débiteurs et des esclaves rebelles, et surtout ceux-là. Car nous invoquons notre Maître non pour qu'il nous couronne ni pour qu'il nous accorde quelque autre grâce semblable, mais pour qu'il ait pitié de nous; à qui revient-il de demander à l'ami des hommes sa pitié, son pardon, l'acquiescement de nos dettes et des grâces de ce genre, et de ne pas repartir les mains vides après cette demande, sinon à des débiteurs, s'il est vrai que «ce ne sont pas les gens bien-portants qui ont besoin du médecin ?» Bref, si l'on admet que des hommes doivent élever vers Dieu une voix implorant sa pitié, cette voix est celle des êtres dont les actions ont besoin de pitié, c'est-à-dire des pécheurs.

Invoquons Dieu par notre langue, par notre volonté et par nos pensées, afin qu'à tout ce par quoi nous péchons nous appliquions l'unique remède salutaire : «car il n'est pas d'autre nom, dit l'Écriture, par lequel nous devons être sauvés.»

102. Ce qui suffira pour tout cela, ce qui donnera vigueur à notre effort, ce qui arrachera de notre âme sa nonchalance parasite, c'est le pain qui fortifie en vérité le coeur de l'homme, lui qui est venu du ciel pour nous apporter la vie, lui que nous devons de toutes nos forces chercher à manger; c'est en faisant de ce repas notre office constant que nous devons nous garder de la famine; et nous ne devons pas, sous prétexte de ne pas abuser des mystères, nous tenir plus qu'il ne convient éloignés de la sainte Table, et rendre ainsi notre âme faible et misérable au plus haut point, mais au contraire, après nous être approchés des prêtres; à propos de nos péchés, nous devons boire le sang qui purifie.

103. Du reste, si nous nous sommes nourris de ces pensées, nous ne nous rendrons pas coupables de fautes si grandes que nous devons être écartés de la sainte Table. Alors qu'il serait criminel qu'un homme ayant commis des péchés qui conduisent à la mort ose ensuite s'approcher des saints mystères, en revanche il ne serait pas opportun pour ceux qui ne sont pas aussi malades de fuir le pain. Car ceux dont la volonté est encore en guerre contre les braises doivent prendre garde au feu et ne pas l'accueillir chez eux avant d'être réconciliés; mais ceux qui ont une volonté droite, tout en souffrant par ailleurs d'une maladie, ont besoin du remède qui fortifie; ils doivent aller trouver l'artisan de la santé, celui qui «a pris sur lui nos faiblesses et s'est chargé de nos maladies», et ne pas alléguer pour fuir le médecin la maladie pour laquelle ils le devraient chercher. Car ce sang pose des portes à nos sens, et ne laisse rien entrer de ce qui peut nous faire du mal; ou plutôt, apposé comme un signe sur les portes, il repousse l'exterminateur; il transforme en temple de Dieu le coeur dans lequel il a été versé, mieux que le sang qui en était le type ne le fit des murs de Salomon, il ne laisse subsister en lui aucune idole mauvaise, «abomination de la désolation dans le lieu saint» comme dit l'Écriture. Au contraire, «fortifiant» la pensée par l'Esprit souverain, comme priaît David, il lui soumet «le désir de la chair» et l'homme jouit d'une profonde sérénité.

104. Pourquoi m'étendre ainsi sur ce mystère, alors que j'ai déjà longuement exposé auparavant ce qu'il accomplit chez ceux qui le reçoivent ? Si nous sommes ainsi unis au Christ par la célébration, par les prières, par la méditation et par les pensées, nous exercerons notre âme à toute vertu, «nous garderons le dépôt», comme nous le demande Paul, et nous conserverons la grâce déposée en nous par les mystères. De même qu'il est à la fois celui qui célèbre et le mystère lui-même, de même lui seul garde en nous ce qu'il nous donne et nous dispose à demeurer dans la grâce que nous avons reçue : «Sans moi, dit-il en effet, vous ne pouvez rien faire.»